



AUX CANARIES: MONNAIE ET MARGINALITÉ

JOSÉ GENTIL DA SILVA



A l'époque où les relations monétaires internationales menacent des pires calamités notre civilisation, il n'est pas osé de rappeler l'importance de la monétisation de l'économie au XVIème siècle. Comment cependant y participèrent les Canaries qui se trouvent sur le chemin de l'Amérique productrice d'argent?

A propos de cet Archipel, nous avons le choix. Nous pouvons montrer comment sa situation géographique même l'exclut graduellement de l'ensemble occidental de suprématie politique et économique au temps de la domination marchande hispano-portugaise et anglo-néerlandaise. Pour le comprendre nous pouvons suivre le processus économique qui fit des Canaries un pourvoyeur de colons pour les Amériques, deux ou trois siècles après que les îles aient appelé Espagnols e Portugais pour les coloniser.

Dans notre communication nous voyons l'importance de ces questions que les travaux récents sur l'histoire des Canaries aident à clarifier: l'or e l'argent d'Amérique accentuent les pressions que rendent périphérique l'Archipel devenu pays d'émigration après avoir été un pôle d'attraction.

1.—L'OR AMÉRICAIN DANS L'ÉCONOMIE CANARIENNE.

Quoique l'on dise, le monde ibérique a été le grand bénéficiaire de la monétisation enregistrée au XVIème siècle. Au contraire de ce qui a été répété, les bonnes pièces d'or circulaient dans la péninsule et ce sont elles qui par leur présence même font la vie chère. Leur circulation persiste au XVIIème siècle et déjà depuis des décennies l'Amérique envoyait surtout de l'argent en Europe. Les expéditions de métal jaune concernent à la sortie de Séville du sixième au cin-



quième du total des métaux précieux, dans des années où l'apport d'or ne dépassait pas 2 à 3 % des arrivages américains globaux¹.

Parce qu'il voyage plus facilement que l'argent, sa présence est plus importante. L'argent était préféré en Asie, par la Chine son grand acheteur. Il pouvait commander le système monétaire, remplacer l'or. Par ailleurs, en Péninsule Ibérique, aussi bien que dans l'Empire du Milieu, des moyens de paiement sans valeur intrinsèque: cuivre, papier remplaçaient l'argent et circulaient sans problèmes majeurs en dehors de l'accélération subie par la perte de pouvoir d'achat de la monnaie courante².

Cependant, la présence de pièces d'or concourt à cette dépréciation et dans les expéditions faites à Séville à la destination de presque toutes les régions espagnoles, il s'agit surtout de métal précieux monnayé (autour de 75 % pour l'argent, de 76 à 97 % pour l'or³). Les autres moyens de paiement sont soumis à la pression du change local, en quelque sorte un change vertical entre la monnaie du travail et des petits profits et les espèces qui représentent un capital (selon la fiction de la valeur intrinsèque).

Il n'est pas nécessaire de revenir sur cette question. Nous avons en effet expliqué à plusieurs reprises comment la valeur intrinsèque des pièces d'or et d'argent vient de la dépréciation des espèces avec lesquelles on paie la petite production et le travail: Les preuves données à propos de Bologne, Bergame, Milan, Gênes, Venise et toute une série de villes moins importantes: Reggio Emilia, Crémone, Parme, Mantoue, Plaisance sont plus que suffisantes, à condition d'accepter d'autres explications que celles d'un schématisme naïf. Il y a entre la perte de pouvoir d'achat de la monnaie noire et les gains des pièces d'or et d'argent, une relation constante qui montre comment la valeur créée passe à ces dernières pièces⁴. Cela seul justifie les gains sur les changes notés par exemple à Valence, sur la fiction des foires de Medina del Campo et à Barcelone sur celles des foires de

1. DA SILVA, J.G. (1965): *En Espagne: Développement économique, subsistance, déclin*, Paris, p. 64-6 (trad. espagnole (1966), Madrid, p. 69-70).

2. Du même (1980): «L'argent et la circulation du capital dans les pays méditerranéens (XVIème-XXème siècles)», *Actes des journées d'études*, Nice, p. 83-110.

3. De même: *En Espagne*, cit., p. 66 (trad. esp., p. 72).

4. Du même (1970): *Banque et crédit en Italie au XVIIème siècle*, Paris, I, p. 327 et s.

Perpignan⁵, et crédités au capital placé auprès des *Casas de Cambio*. La valeur intrinsèque croissante des bonnes pièces s'explique ainsi et pas autrement; eux aussi, les exemples fournis par les archives niçoises rendent ceci très clair et parfaitement exprimé, sans équivoque⁶.

La dépréciation de la monnaie courante n'est pas provoquée par la pénurie de la monnaie d'or ou d'argent, ni par l'abondance de la monnaie marchande ou salariale. En prenant à celles-ci leur valeur, le plus en est créée par le travail et la production et payée avec des pièces considérées «sans valeur intrinsèque», le plus en gagnent les «bonnes espèces».

Comment tout ceci concerne les Canaries au XVIème siècle? L'archipel se trouvant sur la voie de l'Afrique Noire et de l'Amérique, des expéditions partent en direction de ces continents, des ports canariens, ou passent par eux avant de gagner les Antilles ou le continent occidental. C'est pourquoi cet archipel a provoqué la colonisation et l'immigration beaucoup plus intensément que les autres, Madeira ou Açores par exemple. Au début du XVIème siècle la production et le commerce dans cette situation privilégiée amènent la constante création de moyens de paiement et les investissements ne subissent pas la pénurie de métaux précieux et de monnaie. Il est davantage question d'investissements que de perlocutions. Ils sont activés par les transferts et la compensation entre avoirs⁷. Lors du précédent colloque, en 1982, nous avons eu l'occasion d'insister sur la place du commerce de l'archipel et sa significaction. Les Canariens, l'ensemble des Espagnols et les Portugais font des ports *isleños* la première étape américaine et surtout envoient à partir de ces ports, gens, semences, équipements, techniques et denrées de toute sorte. Leurs initiatives font des Canaries un foyer de développement économique et marchand.

5. Du même, *ibidem*, p. 661 et (1969, 1972): «De Lyon à Perpignan: le change, les arbitrages et la fructification du capital à la fin du Moyen Age», *Bulletin philologique et historique* (jusqu'à 1610), p. 283-297 (et 1971): *Anais de História (Assis)*, n° 3, p. 242-287.

6. Du même (1979): «A propos de Nice: Dépréciation de la monnaie courante et protection des patrimoines, XVI-XVIIèmes siècles», *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice*, N° 37, p. 45-68.

7. Du même (1961): «Echanges et troc: l'exemple des Canaries au début du XVIème siècle», *Annales, Economies, Sociétés. Civilisations*, n° 5, p. 1004-1011.





Les racines véritables du Nouveau Monde, de sa colonisation et de sa production et des nouveaux courants d'échanges sont canariennes. Elles doivent beaucoup moins à la politique de l'Etat espagnol ou portugais⁸. Après le milieu du XVIème siècle, il semble que relativement davantage de pièces d'or circulent ou, du moins, sont utilisées dans les transactions canariennes. Nous disons qu'il semble parce que l'homogénéité des résumés offerts par les chercheurs à propos des différentes sources demeure notre pari. La qualité de ces travaux invite à leur faire confiance. Dans les protocoles de Hernán Gonzalez et de Luis Fernández Rasco de 1550 à 1552, il est très souvent question de monnaies d'or *doblas* qui de toute évidence ont été utilisées⁹. Les références aux *reales de plata* demeurent plutôt rares. Les règlements en nature, surtout en sucre deviennent exceptionnels ou minimes surtout comparés à ce qui a été la règle au début du siècle. Les indications en *maravedis*, monnaie de compte, sont peu importantes: c'est elles qui peuvent laisser un doute quant aux moyens de paiement utilisés.

Cette présence d'or est corroborée par les registres de monnaies et métaux précieux de Séville vers la fin du XVIème siècle. Les Canaries reçoivent de l'or monnayé, 12 à 25 % du total et peu d'argent non monnayé, le restant étant effectivement des reales¹⁰. Il s'agit essentiellement de ventes ou d'achats de vin¹¹. La convergence d'indications aussi diverses témoigne de l'activité *isleña* et de la présence dans l'archipel de pièces d'or et d'argent attirées par cette activité. Ce n'est qu'elle effectivement qui a pu les attirer. L'archipel n'est pas

8. Cf. à ce sujet, essentiellement, MORALES PADRON, Francisco (1955): *El comercio canario-americano. Siglos XVI, XVII, XVIII*, Sevilla, RUMEU DE ARMAS, Antonio (1956): *España en el Africa atlántica*, Madrid, Cf. MARRERO RODRIGUEZ, Manuela (1974): *Protocolos del Escribano Juan Ruiz de Berlanga, La Laguna (1522-1536)*, La Laguna-Tenerife. LOBO CABRERA, Manuel (1982): *La esclavitud en las Canarias Orientales en el siglo XVI (Negros, Moros y Moriscos)*, Santa Cruz de Tenerife ainsi que MARRERO, Manuela (1982): *Relaciones entre Tenerife y Flandes en la primera mitad del siglo XVI*, Homenaje a Alfonso Trujillo.

9. LOBO CABRERA, Manuel (1980): *Indices y extractos de los protocolos de Hernán González y de Luis Fernández Rasco, escribanos de Las Palmas, 1550-1552, Las Palmas*. Cf., du même (1977): «El trabajo asalariado en Gran Canaria (1522-1536)», *El Museo Canario*, p. 37-62.

10. DA SILVA, J. G. (1965): *En Espagne*, cit., p. 70-5 et 77 (éd. esp., p. 77-82)

11. *Ibidem*, tableaux après p. 82 (éd. esp., p. 92-9).



sur la voie de retour des flottes américaines et les Açores qui le sont, où beaucoup de métal précieux a été débarqué au XVIème siècle, n'en ont tiré aucune utilité pour la circulation locale¹². De ce point de vue des débarquements de métaux précieux venant directement de Nouveau Monde, les Canaries peuvent effectivement sembler marginales et dépendent de Séville.

LES CANARIES DANS LA PÉRIPHÉRIE.

A la fin, du XIXème siècle au XXème, cette marginalisation a été renforcée par l'emigration, ainsi que José-León García Rodríguez l'a montré devant le Vème Colloque (1982), en particulier à propos de La Palma¹³. Les enfants des immigrants, émigrent. L'émigration est tellement forte que les structures démographiques sautent, avec à certains moments, 25 hommes pour 100 femmes, en ce qui concerne les classes d'âge les plus actives, le célibat prenant des proportions les plus actives, le célibat prenant des proportions en relation avec cette pénurie d'hommes et les naissances illégitimes augmentant, en quelque sorte, «à l'américaine».

En réalité l'archipel suit le destin du Nouveau Monde occidental plutôt que celui du continent européen, générateur de périphéries. De cette situation on a justement dit qu'elle est historique et non logique¹⁴. Le déplacement du centre actif, de Venise à Anvers avec l'aide portugaise, ou de Gênes à Amsterdam, puis à Londres n'était certes pas prévisible vers 1450. Est-ce si sûr? Le coeur de l'ensemble des espaces et des membres concernés se trouve travailler pour et selon les conditions qu'impose le cerveau. Le centre de décision met une logique aux commandes de l'économie occidentale, en parallèle avec des comportements des Etats méridionaux (Espagne et Portugal) et des hommes de ces pays. C'est la logique d'une économie qui domine et veut dominer de plus en plus directement le vaste

12. Du même (1983): «Les îles des Açores, les métaux précieux et la circulation monétaire, XVème-XVIème siècles», *Os Açores e o Atlântico, séculos XIV-XVII*, Angra de Heroísmo, 1984, p. 596-611.

13. «Las consecuencias demograficas de la emigración palmera dirigida a América en el primer tercio del siglo XX», *V Coloquio de Historia Canario-Americana*.

14. TENENTI, Alberto (1983): «Centri e periferie nella vita economica dell'Età moderna», *Quaderni sardi di storia*, N° 3, p. p. 3-13.



monde dans un processus qui a fait le colonialisme moderne très différent de ce que les pays hispaniques avaient commencé dans leur expansion. Il n'y a pas que la demande, l'offre renouvelle la consommation.

En effet, la relation centre-périphérie ne concerne pas exclusivement la production et les marchés. Le centre domine mais parce que servi par les rapports de production dominants dans les régions qui inventent le capitalisme, essentiellement les provinces britanniques. Il a fallu du temps pour accepter cette évidence¹⁵. L'Histoire et notre réflexion sur la vie sociale ne seront pas sorties de l'ornière tant que nous n'admettrons et ne tiendrons pas pour établi ce caractère dominant, agressif du capitalisme tel qu'il a été bâti au Royaume-Uni. La production salariale imposée, puis aussi, la recherche de profits gagna une démesure qui menaça le système entier ainsi que l'a remarqué Adam Smith.

Cette domination exigeait à l'intérieur, qu'une force de travail toujours importante fut soumise, car à l'extérieur, la concurrence n'admettait pas des faiblesses. Les pays méridionaux de l'Europe sont devenus périphériques parce que leur souci avait été à partir de XVI^e siècle, de ne pas encourager des rassemblements de travailleurs. Leurs concentrations urbaines sont tombées en quenouille et leurs «industries populaires» furent malmenées, sans même l'existence de messages publicitaires du type de ceux qui nous conditionnent actuellement. Il faudrait voir comment a été assurée la fonction qui est la leur aujourd'hui: les commentaires des voyageurs étrangers sur le monde hispanique, l'élaboration même de la «*leyenda negra*» nous mettent sur une piste. Ailleurs, il faut rappeler la littérature anti-féministe, surtout allemande qui suivit les guerres contre les paysans. Graduellement dans le midi européen, il suffisait que les produits textiles ou autres viennent du pays et des mains des femmes pour que tout ce qui était national fût dédaigné.

Quelle que soit l'intervention des pays méridionaux dans la vie économique, ils se trouvent graduellement hors du coup, en périphérie. Le Portugal aura la plus grande peine à maintenir son *Estado da India* malgré une administration fiscale très stricte et tout en

15. WALLERSTEIN, Immanuel (1974): *The Modern World-System. Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*, I, New York.



ayant perdu totalement le caractère que les Portugais lui avaient donné. L'Espagne dut abandonner l'un après l'autre les territoires qui se trouvaient bien dans l'ensemble regenté par les Habsbourg¹⁶, quoique géographiquement en dehors de leur «zone d'influence péninsulaire». La géographie devenait l'arme politique qu'elle n'a pas cessé d'être par la suite.

L'archipel canarien ne fut pas séparé par la force, malgré des tentatives sporadiques. Mais en quelque sorte, il se trouva en dehors des îles, pour les Canariens il devint progressivement américain, le Nouveau Monde les attirait ou les happait plutôt. N'ayons pas peur des réalités, c'est ainsi que les pays en voie de reconstruction après la seconde guerre mondiale ont traité les travailleurs des pays méridionaux.

En effet, des études récentes sur l'émigration je voudrais mettre en évidence une constatation: l'appel venant des pays qui ont besoin d'hommes attire ceux-ci beaucoup plus que leurs difficultés chez eux ne les obligent à partir. Les Canariens partaient comme leurs ancêtres étaient venus à l'archipel, pour apporter leur effort à la construction de nouveaux pays. A l'époque moderne il s'agit d'une émigration définitive de même qu'aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, d'autant plus que les transferts d'argent ont été fortement réglementés, et de manière efficace, interdisant par moment toute expédition de fonds vers le pays. Le régime financier et fiscal prend donc une importance majeure et aide par exemple à expliquer que les Portugais aient cessé de considérer le Brésil comme leur destin normal après la première guerre mondiale et les nouvelles réglementations sur les transferts de capitaux. Ces transferts avaient renforcé la symbiose anglo-portugaise jusqu'au XIX^{ème} siècle et inséré dans les spéculations contre la monnaie portugaise tous les gains des émigrants qui passaient par Londres¹⁷.

Il serait du plus grand intérêt de connaître sous cet angle l'émigration

16. Sur l'amertume des populations qui regrettent le peu d'empressement de Madrid et de Barcelona à les défendre, cf. FEBVRE, Lucien (1912): *Histoire de la Franche-Comté*, Paris, et DA SILVA, José Gentil (1965): en Espagne, cit., p. 99 (éd. esp., p. 121).

17. Sur tout ceci, de premières ébauches dans DA SILVA; J. G. (1976): «A emigração para a América nos séculos 19 e 20 e a História nacional. Os portugueses e a América», *Jahrbuch für Geschichte von Staat... Latein amerikas*, N° 13, p. 107-131.

gration canarienne et ses rythmes. En Amérique, les gens de l'archipel, comme les Portugais des Açores, deviennent des hommes d'affaires experts dans toute sorte de négoce. Il n'est pas probable cependant que ces activités et ces réussites aient valu à leur pays d'origine plus que des retombées dues à l'amour de la famille et du village, à la générosité. Les initiatives économiques, les investissements n'en constituent pas la règle.

Bilan.

Conscients pour les avoir pratiqués des emplois de l'or, les Canariens vainquent les distances, ainsi que l'ont fait leurs ancêtres, à la recherche d'autres rapports économiques et sociaux qui donnent davantage la priorité à la création de la valeur et des biens utiles.

Ainsi, en relation à l'Europe, l'Archipel demeure périphérique, y compris du point de vue financier, tout comme le continent espagnol; il est par ailleurs certain qu'à l'intérieur des ensembles nationaux aussi la relation centre-périphérie joue, économique, politiquement¹⁸. Mais il n'y a pas que cela. Ce caractère périphérique s'accompagne de la double appartenance au monde hispanique et américain. En somme, la marginalisation est apparente ou plutôt liée au point de vue de l'observateur et en effet, politique. Les hommes vivent une autre économie, une autre société. Aussi, davantage peut-être en 1984 que ne pouvait le faire l'homme de 1450, il nous est possible d'imaginer un avenir dans lequel le centre est américain et l'Europe entière se laisse engourdir dans une périphérie léthargique et sans horizons.

Mais au XV^{ème}, au XVI^{ème} siècle, ceux qui partaient, ne voyaient-ils pas ainsi leur propre avenir? C'est ce qui explique la colonisation du vaste monde après les Canaries, l'Amérique et le reste, à partir des pays hispaniques où certes tout n'était pas rose. Encore était-il possible de partir, et partir cela avait-il un sens très ouvert, beaucoup plus ouvert et de façon plus généralement positive que ce n'était le cas ailleurs y compris en France, ce pays si peu colonialiste. Les champions du colonialisme, anglais, écossais ou autres,

18. Cf. TENENTI, Alberto, cit. et JUTGLAR, Antoni (1969): *Ideología y clases en la España contemporánea*, Madrid, I. p. 64-5, et II, p. 164, 283.



créaient de nouveaux pays dont ils ne revenaient pas, n'avaient pas à revenir. En effet, leur départ libérait l'Angleterre d'un trop plein tout au moins imaginé (de même que les guerres étrangères contribuaient à cette décompression). Ces gens établis dans la périphérie refusaient ensuite les diktats anglais, devenaient des concurrentes redoutables des européens et dominaient le commerce mondial, l'économie, imposaient leurs propres standards de consommation, leurs patrons de vie, avec naturellement leur monnaie. Le thaler d'argent des Habsbourg, comme le sucre, faisait le tour du monde, toujours au service des hommes.

En effet, ils l'utilisent et utilisent l'or dans les schémas occidentaux liés à l'alimentation même des différences sociales. En comparaison, le couple coeur-périphérie témoigne sur le commandement de l'économie et de l'ensemble des marchés par un centre de décisions dont les choix sont systématiquement faits en sa faveur. Autant qu'elle a été en dehors des Etats espagnol et portugais, l'action des gens établis aux Canaries ne respecte pas ce traitement dichotomique. Ce trait mérite une attention particulière.

